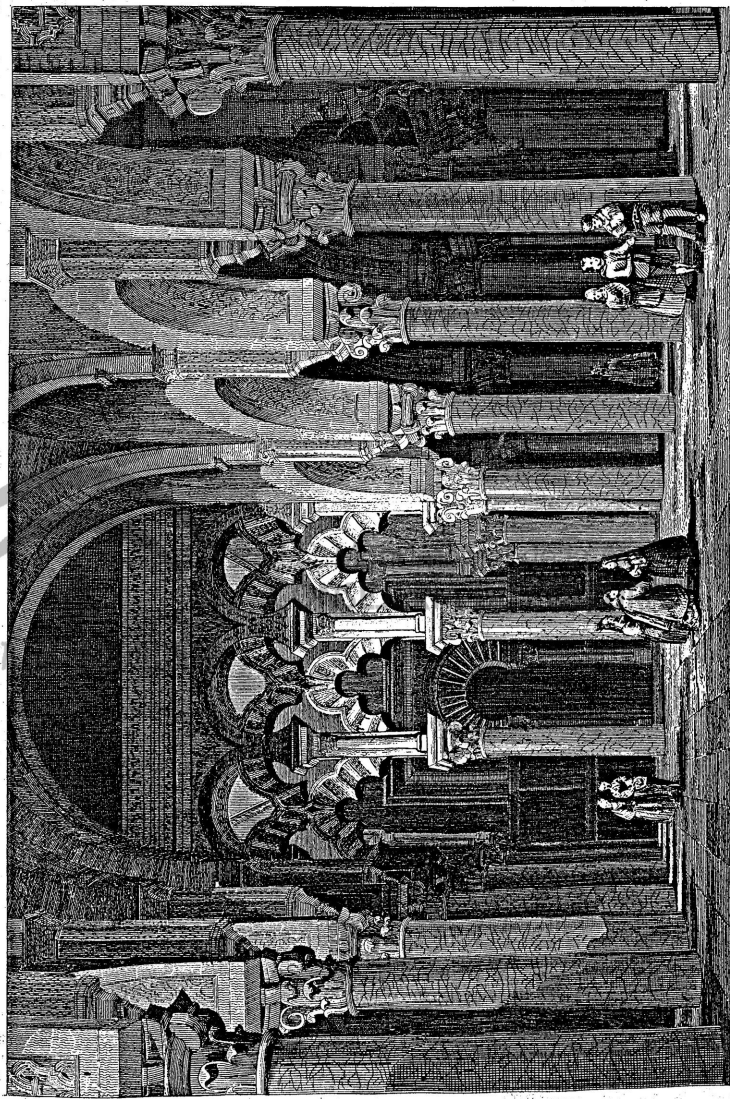




Encomendado, del.

Mosque de Cordoue, Chapelle du Sacrament.
Mezquita de Córdoba, Capilla del Zancaron.

Encomendado, del.

d'un de ces événements qu'on a peine à s'expliquer. Une révolte éclata parmi ses sujets. Le roi fut renfermé dans un couvent par les conjurés; mais, après peu de temps, il fut délivré par quelques seigneurs qui lui étaient restés fidèles, sans que cette révolution d'un moment ait laissé d'autres souvenirs dans l'histoire.

Louis, après avoir créé Bera comte de Barcelone, continua ses conquêtes. Il eut peu de peine à s'emparer de Tarragone, dont les murailles avaient été ruinées; il n'en fut pas de même de Tortose. Ferreras dit qu'il s'en rendit maître; cela n'est pas probable, et, dans tous les cas, s'il parvint à y pénétrer, il ne put s'y maintenir, car, à peu de temps de là, on la retrouve au pouvoir d'Al-Hakem. Ce prince, qui s'était montré si lent à venir au secours de Barcelone, ne laissa pas cependant les Français s'établir sans contestation sur le versant méridional des Pyrénées. Il avait réuni à Saragosse une armée nombreuse, avait repris Pampelune et Huesca. Tout le pays entre l'Ebre et les Pyrénées fut dévasté par les armées française ou musulmane. Pendant qu'Al-Hakem combattait ainsi à la frontière, il apprit que les habitants de Tolède s'étaient révoltés contre le fils d'Amrou, leur gouverneur. Amrou fut lui-même chargé d'aller rétablir l'ordre, et, à son arrivée, les troubles cessèrent. Mais Amrou n'en conserva pas moins un vif ressentiment contre les principaux citoyens qui avaient pris part à ce soulèvement, et il ne tarda pas à le prouver par une action atroce. Le jeune Abd-el-Rahman, fils d'Al-Hakem, conduisait à la frontière un corps de cinq mille hommes, et les habitants de la ville, à l'instigation de leur gouverneur, engagèrent le fils de leur émir à se reposer dans leur ville. Abd-el-Rahman y consentit. Sa présence servit de prétexte à Amrou pour convier à un repas les principaux habitants de la ville, puis, à mesure qu'ils se rendaient à cette invitation, on les saisissait, on les entraînait dans une chambre souterraine, où ils étaient

décapités, et leurs corps étaient jetés dans une fosse profonde que l'on avait creusée d'avance. Quatre cents des plus notables habitants furent, dit-on, ainsi sacrifiés, et les quatre cents têtes furent le lendemain montrées au peuple, qui resta frappé de stupeur.

Cependant la guerre se continuait entre l'Ebre et les Pyrénées sans avantage bien marqué de part ni d'autre. Pendant deux années successives, les Français vinrent mettre inutilement le siège devant Tortose. Vers la fin de 810, les Arabes, fatigués de la rude guerre qui leur faisait les Français, se déterminèrent à demander la paix à Charlemagne. Quelques auteurs pensent qu'elle fut conclue en cette année; mais il paraît plus probable qu'il n'y eut encore que des projets d'arrangement, car, au printemps suivant, une nouvelle tentative fut dirigée contre Tortose, dont cette fois le gouverneur se reconnut vassal du roi Louis. Enfin, en 812, ce prince conduisit une expédition dans la Navarre en franchissant les défilés de Roncevaux. Après être restée quelque temps dans le pays, cette armée reprit le chemin par lequel elle était venue. Mais pour éviter les dangers de ce passage qui, trente-quatre ans auparavant, avait été si funeste à l'arrière-garde de son père, il eut recours à un expédient qui lui réussit parfaitement. Il battit les vallées hautes des Pyrénées, y enleva les femmes et les enfants des montagnards, et fit marcher ces otages dans les rangs de ses soldats jusqu'à ce que l'armée fût arrivée dans un pays où elle n'avait plus d'embûches à craindre.

Mariana place, mais à tort, en cette année le désastre éprouvé en 778, par l'arrière-garde de Charlemagne. Il mêle à son récit les hauts faits de Bernard del Carpio, que tous les critiques considèrent comme un héros purement imaginaire. Quoique ces aventures ne doivent être regardées que comme un roman agréable, cependant elles sont tellement célèbres en Espagne, que lorsqu'on veut peindre le pays, il n'est pas permis de les passer sous silence.

On se rappelle qu'en 757 Froila, qui venait d'être élu roi à la place d'Alphonse le Catholique, avait porté la guerre en Navarre. Il y avait rencontré Monime, fille d'Eudes, duc d'Aquitaine (*). Épris de sa beauté, il l'avait choisie pour épouse. Il en avait eu deux enfants de caractères bien différents. L'un était Alphonse, dont la femme, dit-on, mourut vierge, et auquel l'histoire a donné le nom de Chaste. L'autre était Ximena, dont on traduit le nom par le mot de Chimène. Tous deux étaient encore bien jeunes lorsque leur père expia, par sa mort, le crime qu'il avait commis en poignardant son frère. Le trône était passé entre les mains d'Aurèle, puis de Silo, de Maurégat et de Bermude; mais, avec le temps, Alphonse, à son tour, avait été élu roi. Avec le temps aussi, Chimène était devenue aussi belle que l'avait été sa mère. Un des plus vaillants chevaliers de la cour de son frère, Sancho Dias, comte de Saldaña, lui avait inspiré de l'amour. L'infante et son amant, effrayés par le caractère sévère d'Alphonse, n'avaient osé s'unir qu'en secret. Cette alliance, néanmoins, ne put rester longtemps cachée. La naissance d'un fils vint la révéler au roi, qui, plein de courroux, fit enfermer sa sœur dans un couvent de religieuses. Il ordonna d'arrêter le comte de Saldaña, qui, d'après ses ordres, venait pour lui baiser la main, de le charger de chaînes et de le jeter dans une des prisons du château de Luna. Quant au jeune infant, auquel on avait donné le nom de Bernard, il n'était pas coupable de la faute de ses parents; soigneusement élevé par les soins d'Alphonse, il devint bientôt un chevalier accompli, digne en tout point de sa noble origine. Cependant il ne la connaissait pas. Le roi avait fait jurer à tous ses chevaliers de ne jamais révéler à Bernard le secret de sa naissance ou le sort de son père;

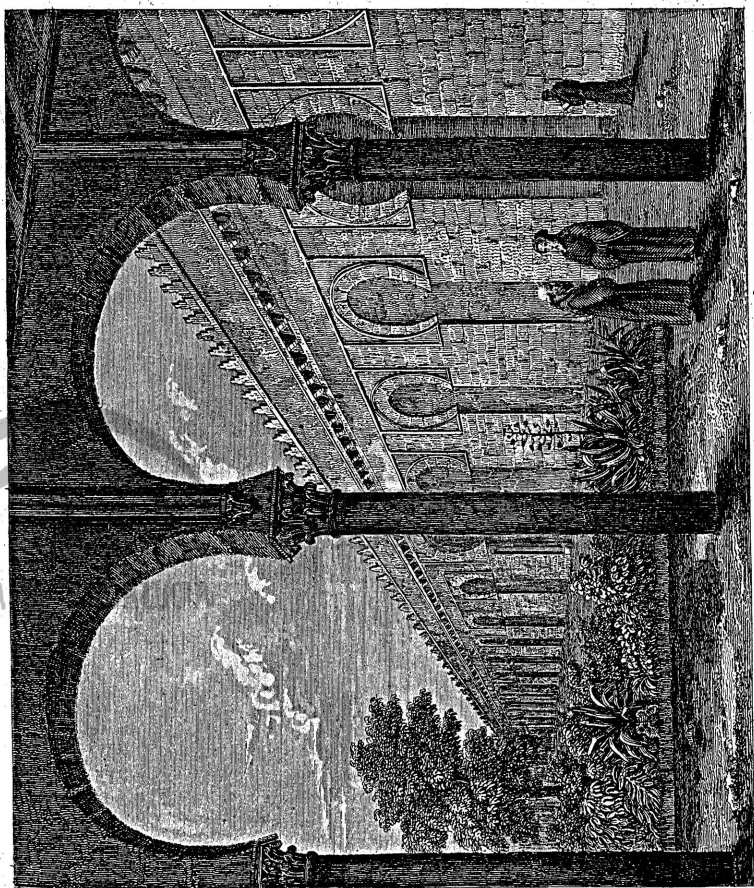
mais il avait oublié d'exiger le même serment des dames, et une d'entre elles apprit au jeune héros tout ce qu'on voulait lui cacher. Bernard prit alors des vêtements de deuil et alla se jeter aux pieds du roi pour lui demander la liberté de son père. Mais Alphonse le repoussa avec colère. » J'ai juré, lui dit-il, que de sa vie votre père ne vous verrait, et je garderai mon serment. »

Bernard espérait qu'à force de bons services et de vaillance il contraindrait le roi à céder à ses prières. Il se montra le plus brave de tous les chevaliers espagnols. A chaque service qu'il rendait, il demandait la même grâce qui lui était toujours refusée; cependant, avec un dévouement inépuisable, il recommençait à servir le roi, croyant toujours qu'il parviendrait à fléchir son ressentiment. Il n'y avait pas de combat, pas de tournoi où Bernard ne méritât d'être appelé le meilleur chevalier. Dans une bataille, les Maures ayant tué le cheval d'Alphonse, ce prince se trouvait en grand danger de mort. Bernard vint l'arracher aux mains des ennemis et lui donna son propre coursier.

Enfin, Alphonse, accablé par l'âge et fatigué par les guerres éternelles qu'il avait à soutenir contre les Maures, et se voyant sans héritier, offrit son royaume à Charlemagne, s'il voulait venir l'aider à chasser entièrement les ennemis de la foi. La noblesse d'Espagne fut révoltée de cette proposition et Bernard fut chargé de faire des représentations au roi, qui se vit contraint de retirer sa parole. Mais déjà Charlemagne était en marche. Alors les Espagnols se réunirent sous la conduite de Bernard del Carpio, attaquèrent l'armée française dans le défilé de Roncevaux, et Bernard tua de sa propre main le fameux Roland.

Tant de services n'ayant pu toucher le roi, Bernard del Carpio se retira dans son château et commença à faire une guerre acharnée à son souverain. Pour obtenir la paix, Alphonse consentit à lui rendre son père. Il accomplit sa parole, dit le Romancero, et

(*) Cette parenté avec Eudes est fort douteuse. La charte d'Alaon, dont nous avons déjà parlé, ne fait aucune mention de cette prétendue fille du duc d'Aquitaine.



Intérieur droite

Mosquée de Cordoue. (Vue prise du Jardin.)
 Mezquita de Córdoba. (Vista tomada desde el Jardín.)

Goussier del

ce fut encore une tromperie, car il ordonna qu'on ne mit le comte de Saldaña en liberté qu'après-lui avoir crevé les yeux.

Mariana raconte différemment le dénoûment de cette histoire. Bernard continua à servir l'Etat pendant deux règnes, ceux de Ramire et d'Ordoño. Sous Alphonse le Grand, il présenta de nouveau sa demande au roi; mais celui-ci lui ayant répondu que ce serait une offense à la majesté royale de revenir sur une décision prise par ses prédécesseurs, Bernard éleva, à quelques lieues de Salamanque, le château del Carpio, d'où il a reçu son nom. Il se mit à courir les terres du roi, enlevant les troupeaux et faisant tous les dommages possibles. Effrayé de ses ravages, le roi réunit les grands à Salamanque pour les consulter. Tous furent d'avis qu'il fallait accorder à Bernardo del Carpio sa demande, pourvu qu'il livrât auparavant son château. Bernard fit ce qu'on exigeait; mais quand on alla pour mettre son père en liberté, on le trouva mort de vieillesse dans la prison où il était renfermé. Mariana ajoute que de son temps on voyait à Aguilar del Campo un tombeau qu'on pensait être celui de Bernardo del Carpio. Il n'est pas besoin de répéter que, pour nous, tout ce récit n'est qu'un roman rempli d'in vraisemblances et d'impossibilités (*).

(*) D'abord il n'est nullement prouvé qu'Alphonse le Chaste ait eu une sœur; mais si cette sœur a existé, comme son père ne s'était pas marié avant l'année 757, elle pouvait tout au plus avoir 20 ans lors de la mort de Roland arrivée en 778. A supposer qu'elle eût conçu à 12 ans, elle n'aurait pu en 778 avoir qu'un fils de sept ans, qui se serait trouvé un peu jeune pour combattre le plus vaillant des douze pairs de Charlemagne. Aussi Mariana, pour rendre ce roman possible, recule-t-il la bataille de Roncevaux de 34 ans; c'est une licence plus hardie encore que celles d'Ermoldus Nigellus.

Mariana fait vivre le comte Sancho de Saldaña jusqu'à 874. Ce comte devait avoir au moins l'âge de sa femme, s'il n'était pas son aîné. Or le père de Chimène étant mort en 768, le comte Sancho aurait eu en 874

« Il faut revenir maintenant à des faits plus sérieux et plus certains. Sans le secours fabuleux de Bernard, Alphonse remporta des avantages continuels contre les Maures. Mais, parmi les événements de ce règne, il en est un surtout qui eut sur le sort de l'Espagne la plus active influence : c'est la découverte du corps de saint Jacques, fils de Zébédée. Voici comment elle est racontée dans la chronique de Compostelle écrite, au commencement du douzième siècle, par les évêques de Porto et de Mondoñedo :

« Dans le lieu où est aujourd'hui bâtie l'église de Saint-Jacques, au royaume de Galice, sur l'ancien diocèse d'Iria Flavia, nommé à présent *El-Padron*, il y avait un bois épais, sur lequel plusieurs personnes, dignes et respectables par leur sainteté, assurèrent que l'on voyait, toutes les nuits, descendre du ciel des lumières et des anges. Théodomir, personnage très-recommandable, qui occupait le siège d'Iria Flavia, en ayant été informé, voulut, par lui-même, examiner la chose et s'assurer de la vérité. Il se transporta une nuit près de ce lieu, et il vit de ses propres yeux tout ce qu'on lui avait raconté. Il fit sur-le-champ abattre le bois par quelques personnes pieuses qu'il avait amenées avec lui, et il trouva un petit ermitage où était le tombeau qui renfermait le corps du glorieux apôtre. C'est ainsi que Dieu révéla l'existence de ces restes précieux au saint évêque

au moins 106 ans, ce qui est une assez belle vieillesse. On s'étonne à cet âge de le trouver mort dans sa prison; il n'y a cependant pas de quoi rester surpris. Mais au milieu de toutes ces invraisemblances, le romancero de Bernardo del Carpio a de fort belles strophes, très-patriotiques, et qui, pendant la guerre de 1808, se trouvèrent dans la bouche de tous les Espagnols :

El Francés ha por ventura
Esta tierra conquistado ?
Victoria sin sangre quiere ?
No! mientras tengamos manos.

Le Français par hasard a-t-il conquis cette terre? Veut-il la victoire sans qu'elle lui coûte de sang? Non! tant que nous aurons des bras.

Théodomir et à un digne ermite, appelé Pélage, qui vivait dans ces montagnes, en grande opinion de sainteté. Depuis ce moment la puissance surprimée a prouvé par des miracles continuels la gloire du fils de Zébédée. »

Théodomir, charmé d'une si heureuse découverte, en donna sur-le-champ avis au roi Alphonse, lui faisant part de toutes les circonstances de cet événement. Le roi accourut aussitôt au lieu où était le corps du saint apôtre, et, après avoir vénéré ses précieuses reliques, il fit bâtir au même endroit une église qui fut faite à la hâte et de simple brique, pour ne point arrêter la dévotion des fidèles qui s'y rendaient en foule, par envie d'honorer ce corps glorieux. C'est en l'année 808, et du temps de Charlemagne, que cette découverte eut lieu. Le roi Alphonse, transporté de joie d'avoir dans ses États un trésor d'un si grand prix, s'occupa de ranimer le culte du patron de l'Espagne; et, après en avoir obtenu la permission du pape, il transféra le siège épiscopal d'Iria Flavia à la nouvelle église qu'il venait de fonder. Ce lieu prit par la suite le nom de Compostelle, par corruption, dit-on, des mots *Giacom Postolo*, Jacques l'apôtre.

Les effets politiques de cette découverte ne se firent pas attendre, et quand, en 812, Alphonse appela les Galiciens pour faire la guerre aux infidèles, il les trouva tout brûlants d'un nouveau zèle pour la religion. C'est à leur tête que, le premier depuis l'invasion des Maures, il pénétra dans la Lusitanie. Lorsqu'en 813 Al-Hakem vint pour ravager ses États, les Galiciens étaient encore au nombre des combattants, et la victoire fut si sanglante, que le roi maure, épuisé par tant de défaites, se détermina à demander une trêve.

Al-Hakem profita de la paix pour appeler auprès de lui les principaux chefs de la nation, afin de leur faire reconnaître d'avance pour émir Abd-el-Rahman, comme son père l'avait fait reconnaître lui-même. Au reste, depuis longtemps déjà Abd-el-Rahman était

chargé du gouvernement de l'Espagne orientale. Quant à Al-Hakem, bien que la paix régnât dans l'intérieur de son royaume, il avait sans cesse quelques mécontents à punir, quelques murmures à étouffer. La longueur, la gravité des guerres qu'il lui avait fallu soutenir, l'avaient mis dans la nécessité de surcharger le peuple d'impôts; aussi ne se passait-il pas de jour qu'il n'eût à signer quelque condamnation à mort pour réprimer ce qu'il appelait des rébellions.

Al-Hakem est le premier, parmi les princes maures d'Espagne, qui, pour assurer en tout temps le maintien de son autorité, ait conservé un corps armé permanent. Il avait notamment une troupe de trois mille cavaliers étrangers, qui lui servaient de gardes du corps, et qui faisaient le service du palais. Ils portaient l'écu, la masse d'armes et l'épée à deux mains. Pour subvenir à l'entretien de cette troupe, il avait mis un droit nouveau sur les marchandises. On ne put en effectuer que difficilement la perception. Il se trouva des individus qui refusèrent de payer. Al-Hakem en fit saisir dix qu'il condamna à être cloués à des poteaux plantés le long du Guadalquivir. Au jour indiqué pour le supplice, une collision éclata entre les habitants du faubourg méridional de Cordoue et la garde de la ville. Les soldats furent poursuivis par le peuple en furie jusqu'à la porte du palais; alors Al-Hakem, pour châtier cette émeute, fit sortir ses cavaliers étrangers, qui tuèrent beaucoup de monde, refoulèrent tous les révoltés dans le faubourg. Il tomba entre leurs mains trois cents prisonniers qu'Al-Hakem fit clouer vivants à des poteaux rangés en file le long du fleuve. Ensuite il abandonna pendant trois jours le faubourg au pillage de ses troupes; et, après ce pillage, il le fit raser, et bannit impitoyablement tous ceux qui l'habitaient. Quinze mille de ces malheureux passèrent en Afrique. Huit mille d'entre eux, accueillis par Edris-ben-Edris, se fixèrent dans la ville de Fez. Les autres, augmentés de tous les aven-

turiers qu'ils rencontrèrent dans leur marche, suivirent le littoral de l'Afrique, arrivèrent en Égypte, et, après avoir pillé à leur tour la ville d'Alexandrie, où l'on avait refusé de les recevoir, passèrent dans l'île de Crète, où ils s'établirent.

Ces exécutions sanglantes valurent à Al-Hakem le surnom de *Aboul-Assi*, le Père du mal. Depuis le carnage du faubourg, l'émir était tombé dans un état de maladie étrange; il était attaqué d'une fièvre qui le minait sans relâche. Il était pâle et décharné. Par moment, il semblait avoir devant les yeux des gens qui combattaient. Il entendait le cliquetis des armes, les cris et les gémissements de gens qu'on égorgeait. Lorsqu'il était seul, il était saisi de frayeurs subites. Il fuyait dans les salles, sur les terrasses de son palais, appelant ses esclaves, ses gardes. Enfin, dans le courant de l'année 207 de l'hégire (822 de J. C.), il mourut dévoré par ses terreurs et par ses remords.

ABD-EL-RAHMAN II EST PROCLAMÉ ÉMIR. —
 ABD-ALLAH LUI DISPUTE LE POUVOIR. —
 INVASION DES FRANÇAIS DANS LA NAVARRE. —
 NOUVELLE DÉFAITE DE RONCEVAUX. —
 MORT DE SANCHE GARCIA. — PREMIER INTERRÈGNE DES ROIS DE SOBRARBE. — MORT
 D'ALPHONSE LE CHASTE. — RAMIRE LUI
 SUCCEDE. — BATAILLE DE CLAVISO.

De même que son père et que son aïeul, Abd-el-Rahman, en montant sur le trône, eut à défendre ses droits contre les prétentions du vieil Abd-Allah, son oncle. Celui-ci, quoiqu'il fût déjà plus qu'octogénaire, passa d'Afrique en Espagne, à la tête d'une armée; mais, battu plusieurs fois par son neveu et assiégé dans Valence, il se décida à lui envoyer sa soumission.

Les Catalans, de leur côté, profitèrent de cette occasion pour faire des incursions sur le territoire des Maures. Abd-el-Rahman, à la tête de l'armée qui venait de vaincre Abd-Allah, se mit en marche pour aller repousser les chrétiens; il s'empara d'Urgel, et même, disent les historiens arabes, de Barcelone elle-même, quoique

cela soit hors de toute vraisemblance. Depuis deux années déjà, le commandement de cette ville avait été confié au comte Bernard. Ce brave guerrier n'eût pas laissé emporter aussi rapidement une place qui avait résisté si longtemps aux armes des Français, et, d'ailleurs, il est constant qu'il resta, sans interruption, gouverneur jusqu'à l'année 832. On ne sait si ce furent ces succès des Maures, ou quelque autre motif, dont les auteurs contemporains ne nous donnent pas connaissance, qui, en 823, seconde année du règne d'Abd-el-Rahman, déterminèrent le roi de France à envoyer une armée dans la Navarre. Les chrétiens de cette partie de l'Espagne, pour repousser cet ennemi, qu'ils redoutaient bien plus encore que les Maures, firent alliance avec Abd-el-Rahman. Fortunio Garcia, fils de Garci-Iniguez, après avoir régné depuis 802 jusqu'en 815, était mort, laissant pour successeur son fils Sancho-Garcia. C'est ce prince qui régnait alors et qui s'unit à Abd-el-Rahman. L'armée des Français, commandée par Ebles et Aznar, pénétra en Navarre. Ce qu'elle y fit, l'histoire ne le dit pas. Mais elle y resta peu de temps. Attaquée, à son retour, dans les défilés de Roncevaux, elle fut entièrement détruite, et les deux généraux qui la commandaient, Ebles et Aznar, furent faits prisonniers. Ebles entra dans la part de butin réservée à l'émir. Aznar, au contraire, étant tombé en partage aux chrétiens, fut épargné par eux à raison, dit un chroniqueur français, des liens de parenté qui l'unissaient aux vainqueurs (*). L'auteur s'exprime trop laconiquement pour qu'on puisse en conclure quelle était cette affinité de sang. Cependant, s'il était permis de tirer la moindre conséquence d'une similitude de noms, on pourrait penser qu'il était de la famille de cet Aznar, qui, au temps du roi Garci-Iniguez, avait gagné la ville de Jaca, et dont le petit-fils, Ximeno-

(*) *Asenario vero*, tanquam qui eos affinitate sanguinis tangeret, pepercerunt. L'anonyme astronome.

Aznar, était alors comte d'Aragon (*).

Jamais la domination française ne s'établit d'une manière sérieuse dans la Navarre, la Biscaye, l'Aragon et le pays de Sobrarbe. Elle ne demeura assise d'une manière solide au pied de la partie orientale des Pyrénées qu'en s'appuyant sur la grande quantité de Goths qui s'y trouvaient réunis. Cette province était celle que les Goths avaient d'abord occupée. C'était aussi celle où il en restait davantage. Aussi prétend-on que le nom de *Gothland* ou *Gotha-landia*, terre des Goths, lui a été donné, et c'est de la corruption de ces mots que sont venus ceux de Catalans et de Cataluña. Ces anciens dominateurs du pays, dans les endroits où ils se trouvaient resserrés, songeaient alors à se rendre indépendants. Ils supportaient avec une égale impatience la domination des Francs et celle des Arabes. Ils avaient fait déjà quelques tentatives pour atteindre ce but. Le premier gouverneur établi par Louis le Débonnaire après la prise de Barcelone, Bera, était Goth d'origine, et avait, à ce qu'il paraît, prêté les mains à ces projets. Il avait été accusé de trahison devant le roi de France.

(*) Voici la série des comtes d'Aragon telle qu'on la trouve dans Blancas :

1° *Aznar*, qui, en 759, a fondé le comté d'Aragon, mort en 795.

2° *Galindo*, son fils, qui a construit le château et fondé le comté d'Atar, mort en 816.

3° *Ximeno-Aznar*, fils du précédent. L'époque de sa mort est incertaine. Il avait un frère, qu'on trouve porté par Zurita au nombre des comtes d'Aragon, sous le nom de Endregoto Galindez.

4° *Ximeno-Garcias*, oncle du précédent, frère de Galindo et fils du premier Aznar.

5° *Garcias-Aznar*, fils du précédent, qui, peu de temps après avoir hérité du comté d'Aragon, fut tué à la même bataille que le roi Sancho Garcia, en 832.

6° *Fortuno-Ximenes*, fils du précédent. Il n'eut qu'une fille unique, Urraca ou Iñiga. Elle fut mariée au roi de Sobrarbe, Garcia, fils de Iñigo Arista. Elle eut un fils, Fortuno le Moine, qui confondit sur sa tête les droits au royaume de Sobrarbe et au comté d'Aragon.

Pour se justifier, il avait, suivant l'usage de cette époque, réclamé le combat contre son accusateur; mais il avait été vaincu, s'était reconnu coupable, avait été exilé à Rouen, et c'est à cette occasion que le gouvernement de Barcelone était passé entre les mains du comte Bernard. Vers les premières années du règne d'Abd-el-Rahman II, les tentatives des Goths se renouvelèrent. Un de leurs compatriotes, que les chroniqueurs appellent Aïzon, s'empara d'une petite ville, s'y fortifia, et bientôt il fut à la tête de forces assez considérables pour tenir la campagne et porter ses ravages jusque sous les murs de Barcelone et de Gironne; cependant, comme il ne se trouvait pas assez puissant pour chasser entièrement les Français, il fit alliance avec Abd-el-Rahman, qui lui envoya des secours. Le roi de France, de son côté, envoya une armée pour apaiser ce soulèvement; mais elle se retira après une campagne où elle se borna à rester spectatrice de ce qui se passait, sans rien faire et sans rien empêcher. Abd-el-Rahman préparait des armements considérables pour porter la guerre sur les terres des Francs, dont l'empire commençait à être déchiré par des dissensions intestines. Mais les révoltes qui éclatèrent dans son propre Etat l'empêchèrent de réaliser ce projet. Les impôts dont il avait été forcé de surcharger le peuple pour subvenir aux dépenses de la guerre, portèrent les villes de Mérida et de Tolède à se soulever. Il fut obligé de les assiéger, et elles se défendirent pendant plusieurs années. Parmi les chefs de la rébellion, il s'en trouvait un nommé Mohammed-ben-Abd-el-Djebir. Il demanda au roi Alphonse le Chaste un asile pour lui et pour un parti assez nombreux à la tête duquel il se trouvait. Ce prince consentit à le recevoir dans ses États, et à lui donner une résidence dans la Galice. Cette protection accordée à un proscrit, et probablement aussi les secours et les encouragements donnés en secret aux révoltés, déterminèrent Abd-el-Rahman à entrer sur les terres

des chrétiens; mais ses troupes furent repoussées, et il ne put tirer vengeance de Mohammed. Au reste ce chef, qui avait été rebelle envers son souverain, se montra peu reconnaissant envers celui qui l'avait accueilli; après avoir joui tranquillement pendant plusieurs années, de l'hospitalité qui lui avait été accordée, il voulut, en 829, se faire dans la Galice un État indépendant. Il s'empara du château de Santa-Christina, situé à deux lieues de Lugo, et il appela les autres musulmans d'Espagne à son aide. Mais Alphonse rassembla ses troupes, courut l'attaquer, et les Maures furent mis en déroute. Mohammed fut tué dans le combat. Il y a des historiens qui portent à cinquante mille le nombre des musulmans qui périrent dans cette circonstance; c'est là une folle exagération.

Du côté des Pyrénées, les Arabes furent moins malheureux. Le gouverneur, ou, comme dit Blancas, le vice-roi (*regulus*), qui commandait à Saragosse, était un nommé Muza, de race gothique, qui avait abjuré la religion chrétienne pour embrasser la foi de Mahomet. A la tête d'une armée nombreuse, il s'appretait à traverser les montagnes pour faire une incursion en France. Il espérait réussir à la faveur de la guerre qui existait entre Pepin, roi d'Aquitaine, et son père Louis le Débonnaire. Mais ces deux princes s'étant momentanément arrangés, il n'osa probablement plus exécuter son projet. Il revint sur ses pas, et se jeta sur la Navarre (*). Il prit Pampelune et plusieurs autres villes importantes. Sancho-Garcia, quatrième roi de Sobrarbe, vint lui livrer bataille; mais, enveloppé par l'armée des Maures, bien supérieure en nombre à la sienne, il périt dans le combat avec Garci-Aznar, cinquième

(*) Blancas dit qu'il fut arrêté par les présents que lui envoya Charles le Chauve. Mais il y a ici confusion avec une autre expédition qui paraît avoir eu lieu en 852, l'année même de la seconde bataille livrée près d'Alvelda. En 832, Charles le Chauve n'avait que 9 ans; et n'était pas encore roi.

me comte d'Aragon, qui fut, dans cette circonstance, non-seulement son compagnon de gloire, mais encore d'infortune (*).

Sancho-Garcia ne laissait pas d'héritiers, et le royaume de Sobrarbe fut désorganisé par sa mort et par sa défaite. Il resta sans souverain jusqu'à l'élection d'Inigo-Arista, qui n'eut lieu que trente-six ans plus tard, en 868. Les Navarrais se séparèrent de l'Aragon et de Sobrarbe. L'Aragon resta sous le gouvernement du comte Fortunio-Ximenes, fils de Garci-Aznar. Les Navarrais, qui ne possédaient plus que quelques positions au pied des Pyrénées, élurent pour roi Ximeno-Garcia qui, selon Mariana, était frère de Sancho-Garcia, et qui mourut bientôt, dit Zurita, sans laisser de postérité (**).

Tout ce qui a trait au royaume de Sobrarbe est excessivement obscur; aussi les écrivains, qui se donnent par excellence le nom d'historiens critiques, aiment mieux nier son existence, avec un superbe dédain, que de porter la lumière au milieu de ces ténèbres. Pour nous, qui n'avons pas la prétention de faire de la critique, nous pouvons nous borner à rapporter les traditions, et nous laisserons à d'autres le soin d'éclaircir ces questions si difficiles. Si nous présentons quelques observations, c'est pour l'acquit de notre conscience, et pour mettre seulement nos lecteurs en garde contre l'outrecuidance avec laquelle quelques auteurs rejettent, comme apocryphe, tout ce qui n'entre pas dans leur cadre.

Les Sarrasins se sont rendus maîtres de la Gaule narbonnaise peu de temps après leur invasion en Espagne. Ils ont donc dû mettre tous leurs efforts à s'emparer de la contrée située sur le versant méridional des Pyrénées, puisque les ports de ces montagnes

(*) *Ac vere quidem non honoris tantum sed et calamitatis comes ac socius appellandus. Blancas, Rerum aragonensium commentarii.*

(**) Blancas prétend au contraire qu'il fut père de Inigo Arista, élu en 868.

étaient des points par lesquels il fallait nécessairement qu'ils passassent pour se rendre dans leurs possessions de France. Si, malgré l'importance qu'il y avait pour eux à rester maîtres de ce pays, leur domination y a toujours été contestée; s'ils y ont eu à soutenir une guerre continuelle, une guerre de tous les jours, constatée par tous les écrivains arabes ou chrétiens, c'est qu'ils y trouvaient un État organisé, qu'elle qu'en fût la forme, monarchique ou républicaine. En effet, pour soutenir une guerre, il faut une organisation. Il n'y a pas d'armée, pas de bande qui puisse exister sans un chef. Quels étaient donc les chefs de ces hommes qui, vaincus en 722 par Abd-el-Rahman, se trouvaient déjà assez puissants en 733 pour écraser l'armée d'Abd-el-Meleck? Les auteurs aragonais et la tradition nous répondent: ce sont les rois de Sobrarbe. Les auteurs critiques disent que ces rois n'ont pas existé. Que faut-il donc mettre à leur place? car, enfin, il n'y a pas de victoire, et surtout de durée dans la guerre, sans une tête qui dirige, et nous voyons une guerre continuelle, soutenue au pied des Pyrénées; les historiens font foi des victoires remportées en cet endroit sur les Maures.

Les rois de Sobrarbe, disent les critiques, n'ont pas existé. Les chartres nombreuses, recueillies dans les couvents et qui portent leurs noms, sont falsifiées. Celles de Saint-Jean de la Peña sont fausses; celles du couvent de Leyra sont fausses; celles trouvées par Blancas, dans les archives de Barcelone, sont fausses. Mais au moins faut-il convenir que tous les moines, qui faisaient de faux privilèges pour leurs couvents, eussent été bien stupides, si, voulant se créer des titres qui eussent l'apparence de la vérité, ils avaient été invoquer l'existence d'un royaume imaginaire, et tout à fait inconnu de leur temps. Ils ont bien pu inventer des donations, des contrats, en se trompant sur des dates, mais ils n'ont pas pu inventer une série de rois, car ils n'avaient nul inté-

rêt à le faire, et l'invention de ces faits, s'ils eussent été entièrement contraires aux traditions admises de leur temps, eût démontré trop évidemment leur fraude. D'ailleurs, comment ces faussaires de Saint-Jean de la Peña, de Leyra, de Barcelone, d'Overa, divisés d'intérêts, écartés les uns des autres, écrivant à diverses époques, auraient-ils pu s'entendre pour créer tous la même fable? On ne peut expliquer cette concordance entre les fausses chartres qu'en reconnaissant que ceux qui les ont fabriquées ont suivi les croyances historiques généralement admises de leur temps; et si tous ces diplômes ne font pas foi de ce qu'ils contiennent, ils prouvent au moins que la tradition existait à une époque très-reculée.

On dit encore qu'aucun auteur contemporain n'a parlé de ce royaume. D'abord jamais le silence ne peut être considéré comme preuve de la fausseté ou de la vérité d'une allégation; ensuite il est inexact de dire qu'aucun historien ne fasse mention d'un royaume chrétien établi au pied des Pyrénées. Nous avons vu déjà qu'un historien arabe cité par M. Romey (page 304, III^e volume) signale un second roi chrétien, qui, avec Alphonse le Chaste, a pris part à la bataille de Lodos. Mais, dit-on, le continuateur de la Chronique de Biclär, qui écrivait en 724, Isidore de Beja, dont la Chronique va jusqu'en 754, Sébastien de Salamanque, qui datait de 886, Euloge, qui a voyagé dans le nord de l'Espagne en 844, gardent tous le silence. Cela est vrai; mais le silence ne prouve rien, et d'ailleurs il peut facilement s'expliquer. Le continuateur de la Chronique de Biclär terminait son ouvrage en 724. Cette année est précisément celle de la fondation du royaume de Sobrarbe. Il ne pouvait donc pas raconter un événement qui, probablement, n'était pas encore accompli, et qui, dans tous les cas, devait encore être ignoré dans le couvent où il vivait.

La Chronique d'Isidore de Beja n'est pas le seul ouvrage écrit par cet